



Aide nationale à la création de textes dramatiques

Jeanne

de Yan Allegret

Session d'automne 2019
Catégorie Littérature dramatique

ARTCENA – Centre national
des arts du cirque, de la rue et du théâtre
www.artcena.fr
contact@artcena.fr

Personnages

Jeanne: 40/45 ans.

Eloi: Mari/ compagnon de Jeanne. Le même âge.

Lou Reed: Jeune fille d'une vingtaine d'années.

Léo: 8 ans. Fils de Jeanne et Eloi.

Le vieil homme étourneau: 80/85 ans.

Scène 0

VOIX D'ELOI

« Oui, c'est moi. Dis-moi, l'école a appelé. Je suis en chemin pour aller chercher les enfants. Tu devais aller les prendre. Apparemment tu as oublié. Bon écoute, rappelle-moi. Je suis en chemin. On va peut-être se retrouver à l'école. Allez, à toute»

« Jeanne c'est moi. On est rentré à la maison, donc ne repasse pas à l'école. Je ne sais pas si tu as eu mon message, mais c'est bon, on est rentré. Léo a plein de devoirs donc je m'y mets avec lui, Elise doit se préparer pour aller à la gym. Bon, tu nous rejoins à la maison. A tout à l'heure. Envoie moi un texto pour me dire que tout va bien. On t'attend.»

« Jeanne, je t'ai envoyé des textos, je t'ai laissé des messages, je sais pas si tu les as eus. J'ai appelé au bureau ils m'ont dit que tu n'es pas passée aujourd'hui. Je comprends pas là. Jeanne, rappelle moi s'il te plaît, je commence à m'inquiéter. »

« Jeanne si tu as ce message rappelle moi on n'a pas de nouvelles de toi depuis ce matin et personne ne t'a vue au bureau. Je vais appeler la police »

Scène 1

JEANNE: Eloi c'est moi.

ELOI: Putain Jeanne! Tu vas bien? Qu'est-ce qui se passe. Tu vas bien?

JEANNE: Oui.

ELOI: Pourquoi tu as pas répondu à mes messages? Je t'ai appelé, je t'ai envoyé des textos, je suis allé chercher les enfants, je t'ai rappelé je ne sais pas combien de fois.

JEANNE: Oui

ELOI: Je me suis vachement inquiété! Jeanne, qu'est-ce qui se passe?

JEANNE: Je suis désolée Eloi.

ELOI: Qu'est-ce qui se passe? Tu es où?

JEANNE: Je peux pas.

ELOI: Quoi?

JEANNE: Je peux pas.

ELOI: Comment ça tu ne peux pas?

JEANNE: Je peux pas.

ELOI: Tu ne peux pas quoi? Jeanne, tu ne peux pas quoi?

JEANNE: Je sais pas Eloi. Je sais pas.

ELOI: Qu'est-ce qui se passe?

JEANNE: Je peux pas. C'est pas possible. Eloi, il y a un truc. Je sais pas ce que c'est. Je peux plus.

ELOI: Jeanne c'est quoi ces conneries? T'as bu ou quoi? Qu'est-ce qui s'est passé?

JEANNE: Il ne s'est rien passé. Eloi, il ne s'est rien passé.

ELOI: Non, je te crois pas. Il s'est passé quelque chose. Dis moi. Dis moi où tu es, il faut qu'on parle là, il y a un truc qui ne va pas, je le sens.

JEANNE: Il ne s'est rien passé de particulier. C'est ça que je comprends pas.

ELOI: Jeanne qu'est-ce que tu fais? C'est quoi ce plan?

JEANNE: Je ne sais pas ce que c'est, je te jure.

ELOI: Ecoute. Ecoute-moi. Il s'est passé quelque chose. J'en suis sûr. C'est pas possible autrement. Tu es sous le choc. Tu as vu quelque chose, tu as vécu quelque chose, je ne sais pas, un accident, une agression, c'est pas normal Jeanne, il faut que je vienne te chercher.

JEANNE: Non.

ELOI: Tu es où?

JEANNE: Dehors.

ELOI: Où?

JEANNE: Dehors.

ELOI: Où tu es nom de dieu?

JEANNE: Je ne veux pas te le dire Eloi.

ELOI: Pourquoi?

JEANNE: Parce que je sais que tu vas venir.

ELOI: Bien sûr que je vais venir. J'appelle Pénélope elle garde les enfants je viens te chercher. C'est n'importe quoi. Dis moi où tu es.

JEANNE: Tu ne dois pas venir.

ELOI: Arrête, dis moi où tu es!

JEANNE: Non.

ELOI: Putain tu joues à quoi?

JEANNE: Je joue pas Eloi. Je te jure que je joue pas. Les enfants. Ils vont bien?

ELOI: Oui, ils vont bien. Ne t'en fais pas. Jeanne pourquoi tu ne me dis pas vraiment ce qu'il y a?

JEANNE: Eloi j'ai rien à dire. Je peux rien te dire parce qu'il n'y a rien à dire. J'ai pris le chemin pour aller travailler après avoir déposé les enfants. Et je ne suis pas allée au travail. Ni à la maison. Ni dans aucun endroit où je vais. C'est tout. Et je ne rentre pas. Je ne peux pas.

ELOI: Laisse moi venir te chercher.

JEANNE: Non. Il ne faut pas que tu viennes.

ELOI: Arrête ça!

JEANNE: Pardon.

ELOI: Excuse moi. Excuse moi. J'essaye de comprendre c'est tout. Ecoute Jeanne, si tu as besoin de souffler je comprends. Je comprends, ne t'inquiètes pas. Il y a nos boulots, il y a les enfants. Ecoute, je sais que c'est pas facile, on en a déjà parlé, on en parle à chaque fois et on arrive à chaque fois à trouver des solutions, il n'y a pas de raison que ça se passe autrement aujourd'hui.

JEANNE: C'est pas ça. Eloi c'est pas ça.

ELOI: Quoi?

JEANNE: C'est pas ça. C'est pas lié à ça.

ELOI: C'est lié à quoi alors?

JEANNE: Je ne le sais pas. Je sais juste...

ELOI: Quoi?

JEANNE: Il y a quelque chose en moi... qui ne peut plus. C'est flou encore, si je savais je te le dirai je te le promets. Ecoute moi. Je t'appelle pour te dire de ne pas te faire de soucis et de rassurer les enfants. C'est tout. Pour le reste, tu dois me laisser tranquille. Il le faut. Je te rappellerai. Mais ne m'appelle pas. S'il te plaît ne m'appelle pas.

ELOI: Attends, Jeanne, tu te rends compte de ce que tu me demandes?

JEANNE: Eloi je ne répondrai pas si tu m'appelles. Eloi écoute, s'il te plaît. Ca me prend beaucoup d'énergie pour te parler. C'est presque douloureux. Eloi, je crois que je vais

avoir besoin de toute mon énergie. Je sais pas comment t'expliquer. Je le sens. Je le sens c'est tout. Je sais pas dans quel but. Je sais pas pour faire quoi. Mais je n'aurai pas la force de te parler tous les jours.

ELOI: Tu commences à me faire peur, là.

JEANNE: Je suis désolée mais je ne vais pas te mentir.

ELOI: Tu fais chier. Il fait nuit en plus, tu vas dormir où?

JEANNE: Hôtel. N'importe lequel.

ELOI: Jeanne, il faut que tu dises un mot aux enfants, ils vont... *(Jeanne raccroche. Un long temps. Jeanne rappelle)*

Allô?

JEANNE: Je ne peux pas dire un mot aux enfants! Je peux pas! Tu entends? Tu comprends Eloi je ne peux pas parler aux enfants! C'est pas une histoire d'envie! Tu comprends? Putain, je ne peux pas parler à mes propres enfants est-ce que tu comprends ça Eloi?

ELOI: C'est n'importe quoi là... C'est du délire.

JEANNE: Ecoute, dis leur ce que tu veux. Moi je ne peux pas leur parler. Pas maintenant. Je ne pourrai pas prononcer un seul mot.

ELOI: Ok. Quand vas-tu

m'appeler?

JEANNE: Je ne sais pas.

Je suis désolée. Je t'aime.

ELOI: Je t'aime aussi mais là tu... *(Jeanne raccroche)*.

Scène 2

JEANNE:

Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Nuages.

Le téléphone toujours dans la main. L'écho de la voix d'Eloi se répand dans l'air autour de moi. Puis s'efface. Je ferme les yeux.

Je revois le matin, les groupes d'enfants passant les grilles de l'école et Léo qui court vers eux. J'ai marché vers le métro pour aller au travail. Une femme sur un vélo qui chantait un air d'opéra, ça m'a fait sourire. Je pensais à Léo qui grandit. J'ai regardé le ciel au dessus de nous. Le ciel presque blanc. L'immensité du ciel...

Un. Deux. Trois. Quatre. Nuages.

Eloi. Elise. Léo. Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qui s'est passé?

Aucune envie d'appeler les copines. Ni ma mère, ni personne. Je vois au fond de la rue la façade d'un hôtel. Une tanière. Je veux une tanière.

Bonjour madame bonjour je voudrais une chambre, oui bien sûr, elle me parle, son visage est lisse, chambre simple ou chambre double, simple, je lui parle depuis une autre rive, mes chaussures volent je m'effondre sur le lit.

Je m'endors presque aussitôt. Le sommeil efface tout.

J'entrouvre les yeux, la nuit est passée, Léo et Elise des papillons autour de moi me demandent des réponses je n'en ai aucune. Allongée dans le lit, je convoque chaque partie de mon corps, une à une. Tout le monde répond à l'appel.

Je vais à la fenêtre. Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix. Nuages.

Eloi, tes bras, tes mains tes lèvres.

La matinée passe, puis l'après-midi. Eloi a appelé je n'ai pas répondu. Je sors du café, marche dans la ville, au hasard, pas bien loin. Je ne retiens rien de ce que je vois, les rues les passants les couleurs, je ne retiens rien.

Banalité heureuse de ma vie, de mon boulot, de ma famille. Jeanne heureuse. Je deviens blanche et mutique. Une vague. Les enfants. Réflexe de rentrer aussitôt, prendre le métro retourner à la maison. Quelque chose en moi bloque aussitôt le passage. Le corps se cabre, se raidit. Je fais plusieurs tentatives. C'est non. C'est clair. J'abandonne retourne à l'hôtel.

La nuit se dépose sur la ville.

Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Nuages.

Scène 3

JEANNE: Eloi.

ELOI: Jeanne, ça y est, enfin tu réponds.

JEANNE: Oui. Bonjour.

ELOI: Comment tu vas? Où tu es?

JEANNE: Je suis sur un banc, dans un parc.

ELOI: Comment tu vas?

JEANNE: Je sais pas trop. Dis-moi toi plutôt. Les enfants?

ELOI: Léo ça va. Pas de problème. Mais Elise a senti qu'il se passe quelque chose. Ça fait deux jours qu'elle reste à peine pour le dîner et qu'elle monte direct dans sa chambre. Il va falloir que je parle avec elle.

JEANNE: Elle a essayé de m'appeler plusieurs fois. Je peux pas lui répondre. Quand je vois son nom sur le téléphone je ne peux pas bouger. Je suis tétanisée.

ELOI: Comment tu vas Jeanne?

JEANNE: Je sais pas trop. J'ai le corps qui se referme. C'est pas agréable. Position animal blessé. Tu te souviens?

ELOI: Oui. Comme chez mes parents à Noël la première fois. Ou l'engueulade avec le proviseur du lycée d'Elise. Je vois très bien comment tu es dans ces moments-là. Les épaules rentrées, une main sur le ventre, les jambes croisées, cadenassées, tu restes le regard au sol.

JEANNE: Oui.

ELOI: Et le premier qui t'approche se fait arracher la tête.
Sauf moi.

JEANNE: Oui, sauf toi.

ELOI: Parce que je suis comme l'hydre. Ma tête repousse à chaque fois.

JEANNE: Oui. C'est une des raisons pour lesquelles je t'aime. Parce que ta tête repousse.

ELOI: Dis-moi. Raconte moi ce qui se passe Jeanne. S'il te plaît.

JEANNE: Je comprends pas Eloi. Je comprends pas ce qui m'arrive. J'ai aucune pensée noire, je déprime pas. J'ai réfléchi. Je me suis posée, j'ai cherché un indice, un truc qui me serait arrivé récemment, au boulot, entre nous aussi, dans la famille, quelque chose qui expliquerait. Mais il n'y a rien qui explique ça. Et je ne peux pas rentrer. Et j'ai peur maintenant. Je ne sais pas ce que je dois faire.

ELOI: Ca suffit. Tu me dis où tu es, je viens.

JEANNE: Non! Tu ne m'approches pas! Tu ne m'approches pas putain!

Eloi, pardon. Ca va aller. Il faut que ça aille.

(un temps)

Tu crois que je voulais vous entrainer là dedans? Franchement, tu crois que si j'avais pu faire autrement je ne l'aurais pas fait?

ELOI: Tu dois assumer. Tu as deux enfants et tu m'as moi. Tu ne peux pas nous laisser en plan comme ça.

JEANNE: Comme si j'avais été foutue dehors sans qu'on me demande mon avis.

ELOI: Je dis quoi aux enfants, Jeanne?

JEANNE: Il faut que j'aille au bout de ça, Eloi. C'est important.

ELOI: Et tu penses à moi? Tu penses aux enfants? Je ne vais pas leur mentir tout le temps comme ça, ça ne peut pas marcher.

JEANNE: Non. Je ne te demande pas de mentir.

ELOI: Toi tu ne voulais rien dire. C'est pas mieux. Ne rien dire aux enfants tu te rends compte?

JEANNE: Oui. Je me rends compte. Bien évidemment que je me rends compte.

ELOI: *(un temps)* Je ne sais pas. Franchement, là, je ne sais pas ce que je crois. Je suis inquiet Jeanne, énormément. Je crois que tu devrais voir quelqu'un peut-être. Un psy, quelque chose comme ça. Ca fait trop lourd pour toi. Quelque chose est en train de t'entrainer. Quelque chose est remonté, peut-être de très loin, ni toi ni moi on arrive à savoir ce que c'est, et ça t'a emmenée ailleurs. Il faut atténuer tout ça.

JEANNE: Il n'est pas question d'atténuer! Tu m'entends. Si j'ai quelque chose à voir, je dois le voir entièrement!

ELOI: Jeanne, il faut que tu te fasses aider.

JEANNE: Merde! Tu fais chier à la fin! Merde!
(un temps)

ELOI: Il faut que tu te fasses aider.

JEANNE: Oui.

ELOI: Tu entends?

JEANNE: Oui.

ELOI: Il faut qu'on se voit.

JEANNE: Non.

ELOI: Jeanne.

JEANNE: Oui tu as raison. Il faut que je me fasse aider. Mais pas comme tu le penses.

ELOI: Qu'est ce que ça veut dire?

JEANNE: L'aide dont j'ai besoin, elle va venir, elle va se manifester au bon moment. Je dois juste ... être là... je sais pas comment dire...disponible. Je ne sais pas, c'est quelque chose que je sens Eloi. Mais je peux me fier qu'à ça. Et à toi.

ELOI: Tu pourrais te reposer

tranquille...

JEANNE: Eloi...

Tu ne comprends toujours pas. C'est normal, de là où tu es. S'il y a une chose dont je n'ai pas besoin, c'est de repos. C'est maintenant Eloi, c'est maintenant.

ELOI: Quoi c'est maintenant?

JEANNE: C'est maintenant que je dois ouvrir les yeux. Je me retrouve dehors, incapable de savoir ce qui m'arrive, incapable de revenir vers toi, vers les enfants, et toi tu me dis de me reposer? Je n'ai pas envie de me reposer, mon coeur. Il me faut toutes mes forces. Si je suis dehors, si je me suis retrouvée expulsée comme ça de notre vie, jusqu'à cette violence totale qui est de me mettre à l'écart de toi et des enfants, c'est parce que je dois voir quelque chose toute seule.

ELOI: Jeanne, ça me fait peur, là. Je peux pas t'atteindre. Tu m'empêches de t'atteindre.

JEANNE: Tu as peur de quoi ?

ELOI: Je ne sais pas moi. De ce que tu vas voir.

JEANNE: Pourquoi?

ELOI: Pour tout. Pour toi, pour moi, pour nous, les enfants.

JEANNE: Oui. Moi aussi.

(un temps)

ELOI: Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

JEANNE: Tu me laisses continuer. Et tu restes près de moi s'il te plaît.

ELOI: Je refuse que tu t'éloignes encore plus.

JEANNE: C'est ton problème Eloi.

ELOI: Mon problème!

JEANNE: Oui, on pourrait parler des heures, mais on arriverait au même point. C'est ton problème. Si tu refuses ce qui est là. Ce qui est. Là où je suis. Je peux rien pour toi. Comme tu ne peux rien pour moi. On doit accepter l'endroit où on est chacun, s'il te plaît.

ELOI: Tu me manques. C'est douloureux, je le sens dans mon corps. J'ai le ventre défoncé.

JEANNE: Je souffle sur ton ventre mon coeur. J'y mets ma main. Je l'embrasse. Je le lèche jusqu'à ce que tu n'aies plus mal. Je t'aime Eloi. S'il te plaît ne doute pas de ça.

ELOI: A la limite j'aurais préféré que tu sois partie t'envoyer en l'air.

JEANNE: Moi aussi. Crois-moi. Si ce n'était que ça.

ELOI: Ecoute Jeanne. Tu es forte, ça j'en suis sûr. Tu es la personne la plus forte que je connaisse. Et de loin. Si dans tout ce bordel, tu as la certitude que tu dois continuer toute seule, et que tu te sens la force de le faire, Ok. Mais ne te mets pas en danger c'est tout ce que je te demande. Appelle moi avant. Appelle moi avant que ça parte en vrille.

JEANNE: Oui.

ELOI: tu ne lâches pas le fil avec moi.

JEANNE: Je te le jure. Je ne lâche pas le fil.

ELOI: Tu tiens ton bout du fil et tu avances. Tu vas trouver ce que tu cherches. Et moi, je suis là. Absent ou présent, je suis là.

JEANNE: Je sais.

ELOI: Je t'aime.

JEANNE: Moi aussi, je t'aime.

Scène 4

JEANNE:

Debout sous la protection de l'ombre des grands arbres, dans le parc.

Je lance des filins invisibles sur tout ce que je vois, les arbres, les gens, le ciel, je m'y tiens du mieux que je peux. Je fais le tour du parc lentement, cinq, six fois. Je sens en moi, très loin, une matière boueuse donner de petits coups de bélier pour forcer le passage. Mes mains serrent mes filins invisibles arrimés aux arbres.

Des groupes d'adolescents, comme de petits essaims d'abeilles. Un couple de retraités discute sur un banc, leurs mains fripées se tiennent. Des vies, des âges éparpillés au hasard des bancs et des pelouses, je les vois tous et pourtant je ne vois qu'un seul corps. Chacun la nervure d'un seul être, calfeutré à l'ombre des grands arbres. Ils sont ensemble ils ne le savent même pas. Cela dure quelques secondes.

Je sors du parc. La ville fait comme si elle ne me voyait pas. Je lance mes filins invisibles. Les immeubles sont trop hauts. Les passants marchent trop vite, le fil se casse avant même de se nouer. La ville appuie sur ma peau. Elle en mesure l'épaisseur, la résistance. J'ai des centaines de filins sans réponse dans mes mains. Je continue à marcher. Tellement l'habitude de me promener partout avec Eloi. Sa main qui tient la mienne. Sa main, Mon point d'appui. Eloi. Je perds l'équilibre.

Cueillie en plein vol, klaxon d'une voiture crissement de pneus. Idiote. Failli me faire renverser. La ville a aussitôt perçu l'ouverture, la peau juste un peu tendre, vulnérable. Idiote.

Je me mets à courir. Une envie enfantine de savoir combien de temps je peux tenir. Je cours.

Et puis j'accélère. J'accélère au maximum. Je cours avec une joie brute. Je suis à la limite de fermer les yeux. Et je m'enfonce comme une flèche de mercure dans la chair de la ville.

Scène 5

JEANNE:

Je me vois le bébé dans les bras, Elise à mes côtés. La jeune mère, épuisée par l'accouchement, regarde l'objectif. Elle me regarde moi, la déserteuse.

La nuit tombe et je reste sur le banc, épuisée par la course, figée dans l'ombre des photos du téléphone.

J'avance dans le temps.

Elise tient dans ses bras un carton aussi haut qu'elle pour le déménagement.

Les nouvelles chambres, les pots de peinture, les fous rires pendant les travaux, Eloi et moi nous regardons dans les yeux.

C'est mon anniversaire et j'exhibe fièrement les dessins d'Elise pour sa maman.

Eloi surpris sous la douche éclate de rire.

Les ciels se colorent. Des voyages, des écoles, une crèche, la maison.

La famille retrouvée pour les naissances et pour les enterrements.

Elise qui change peu à peu de corps, de visage.

Léo qui grandit. Eloi dont les tempes commencent à grisonner.

Je clos un peu les paupières et les images s'évident. Les visages se détachent, tombent au sol et sont absorbés comme de l'eau de pluie. Une hémorragie silencieuse d'images, autour du banc il y en a des centaines, comme un amoncellement de feuilles mortes et je suis l'arbre nu.

Quand je rouvre les yeux, la nuit est tombée. Les rues sont clairsemées, éclairées par les réverbères et la lune. Je veux retourner à l'hôtel. Mon corps une lenteur pas possible, mon corps taillé dans le même bois que le banc. Les chemins vers l'hôtel brouillés. Je me dirige au hasard.

Mon téléphone qui vibre dans ma poche. Eloi, sans doute. Je suis trop épuisée pour répondre. Je m'approche d'une bouche d'égout fumante en contrebas du trottoir. Je reste un moment à regarder les volutes de vapeur. Le téléphone vibre à nouveau. Je ne réponds pas. J'envoie un SMS à Eloi: « Je vais bien ». Je dépose le téléphone au sol. Il disparaît dans les vapeurs de la bouche d'égout. Je le pousse un peu du pied. L'écho de la vitre qui se brise quelques mètres plus bas : un léger frisson.

ELOI: Léo! C'est pas vrai ...

Scène 6:

(Jeanne marche dans le couloir du troisième étage de l'hôtel. Elle s'arrête devant une porte, 342 à travers laquelle on entend une voix qui chante. Jeanne écoute, puis s'adosse au mur, juste à côté de la porte).

LOU REED:

I'll be your mirror

Reflect what you are, in case you don't know

I'll be the wind, the rain and the sunset

The light on your door to show that you're home

When you think the night has seen your mind

That inside you're twisted and unkind

Let me stand to show that you are blind

Please put down your hands

Cause I see you

I find it hard to believe you don't know

The beauty you are

But if you don't let me be your eyes

A hand to your darkness, so you won't be afraid

When you think the night has seen your mind

That inside you're twisted and unkind

Let me stand to show that you are blind

Please put down your hands

Cause I see you

I'll be your mirror I'll be your

mirror, | (cut) *(un temps.)*

J'entends ta respiration.

Tu sais on n'est pas obligés de parler.

(un temps)

J'aime bien ta respiration.

Un peu n'importe comment.

(un temps)

« Je trouve ça dur de croire que tu ne saches pas la beauté que tu es » C'est beau comme paroles, non?

(un temps)

« Mais si tu ne le sais pas, laisse moi être tes yeux

Une main dans ton obscurité, alors tu ne seras pas effrayé »

(un temps)

Velvet underground.

Pour moi, il n'y a pas mieux.

(un long temps)

J'aime bien entendre ta respiration. La respiration de quelqu'un ça résume tout.

(un temps)

Dis, tu me ferais entendre le son de ta voix?

JEANNE: J'aime bien la chanson.

LOU REED: J'étais sûre que tu étais une femme! Un homme aurait fait plus de bruit en s'asseyant. Toi, je t'ai à peine entendue.

JEANNE: Je t'entends aussi.

LOU REED: Oui. Je me suis rapprochée de la porte. Tu veux bien te rapprocher?

(Jeanne se rapproche. Un temps)

C'est encore meilleur.

(un temps)

Tu sais t'as pas besoin de me raconter ta vie, tu respirez, j'écoute ta respiration et ton paysage, je le vois à l'intérieur de moi.

(un temps)

Dis, tu restes là longtemps? A l'hôtel?

JEANNE: Je ne sais pas. Je suis arrivée un peu par hasard. Pour l'instant je ne bouge pas.

LOU REED: Moi non plus. Je ne sors plus d'ici. Je suis bien.

JEANNE: Tu ne sors plus de ta chambre?

LOU REED: *(un temps)* En fait tu sais, derrière ma porte, c'est plus vraiment...une chambre. Ca l'était au début, mais c'est devenu autre chose.

JEANNE: C'est devenu quoi?

LOU REED: Un marais.

(un temps)

Oui, un marais, je sais, ça peut te paraître étrange, mais c'est la vérité. A la place de ma chambre, il y a un marais. Immense. Tout est tiède. Humide. La terre, l'eau, l'air. Il y a beaucoup de brumes aussi. Elles se mélangent avec le ciel. Un ciel blanc.

JEANNE: Ca a toujours été comme ça?

LOU REED: Non. Au début, j'avais pris une chambre d'hôtel pour bosser.

C'est d'abord l'air qui a changé. Il est devenu tiède, humide, alors qu'on était en hiver. J'ai cru d'abord que c'était le chauffage qui déconnait, mais comme j'aimais bien, j'ai laissé faire. A ce moment-là je sortais encore dehors. Mais je revenais dans la chambre, il y avait une douceur... pas habituelle.

Quand les premières brumes sont apparues, je n'ai pas été surprise, je n'ai pas eu peur. Je continuais à bosser, j'allais acheter à manger dehors mais je retournais aussitôt dans la chambre. Et là, je regardais les brumes pendant des heures.

Un matin, le sol est devenu mou, des herbes se sont mises à pousser. L'air est devenu moite et ça m'a plu, tu sais. Je voyais la chambre se transformer. Je dormais quand je voulais, j'écrivais quand je voulais, je regardais le marais prendre sa place autour de moi. Et jamais de violence. Tout dans une douceur incroyable. Je crois que c'est pour ça que je n'ai pas résisté. Et parce que je me sentais être moi, de plus en plus. Devenir moi-même, tu vois? Le niveau de l'eau a monté, plus de végétation, et puis le marais s'est peuplé. Tu sais, des insectes, des oiseaux, des poissons... et puis j'ai allé marcher dans l'eau, dans la vase tiède.

Ca a pris environ une semaine ou dix jours, pour que la chambre disparaisse complètement. Il n'y a que la porte qui est restée. Plus de murs, plus de plafond. Un horizon à la place, le ciel super haut, la lumière douce et figée. Et moi, dans le marais, au même titre que les insectes, les poissons et les oiseaux. Ca le faisait. Ca le faisait carrément.

Tout ce qui me reste maintenant, c'est moi, quelques vêtements et l'album du Velvet underground que je connais par coeur. Ca me va.

(un temps)

Tu t'appelles comment?

JEANNE: Jeanne. Et toi?

LOU REED: Maintenant, je m'appelle ... Lou Reed. »

JEANNE: Lou Reed?

LOU REED: Oui. Lou Reed.

Et toi Jeanne...

Jeanne c'est ton vrai prénom?

JEANNE: Oui.

LOU REED: T'as pas envie d'en changer?

JEANNE: Non. Pas maintenant.

LOU REED: Tu fais quoi ici Jeanne?

JEANNE: Je suis partie de chez moi.

Je ne sais pas trop ce que je fais pour l'instant. Je suis partie, j'essaie de comprendre. Je comprends rien.

LOU REED: Peut-être qu'il n'y a rien à comprendre...

Tu sais, si tu veux rester là pour dormir, pas de problème.

Je t'écouterai respirer.

Je peux même te chanter d'autres chansons de l'album si tu veux pour t'endormir.

JEANNE: Non, ça va. Merci.
Je vais rentrer dans ma chambre.

LOU REED: Il est tard?

JEANNE: Je ne sais pas.

LOU REED: C'est quoi le numéro de ta chambre?

JEANNE: 343.

LOU REED: On n'est pas loin alors?

JEANNE: Non, je suis juste à côté, au fond du couloir.

LOU REED: Au fond du couloir. C'est bien. Ca sonne bien.
Ne change pas de chambre Jeanne, c'est très bien au fond du couloir.
Et ne change pas de prénom non plus, Jeanne, ça te va bien en fait.

JEANNE: Lou Reed...je peux te demander quelque chose?

(Lou Reed frappe à la porte)

LOU REED: C'était ça, non? Tu voulais savoir si j'étais bien là?

JEANNE: Oui.

LOU REED: Je le savais.

« Je refléterai ce que tu es, au cas où tu ne le saurais pas. Je serai le vent, la pluie et le coucher du soleil.

La lumière à ta porte qui te montre que tu es chez toi ».

(un temps)

Bon. Je dois y aller Jeanne. Il faut que j'aille pêcher.

Scène 7

JEANNE:

Sommeil sans rêves. Black out. J'émerge dans un lit quelque part. Eloi va poser sa main sur mon épaule. Il faut préparer le petit dej des enfants. Et la réunion de travail, elle arrive vendredi. Quel jour on est?

Jeanne hors jeu. Hors temps.

Le ciel mon point de repère.

Je marche, mes deux papillons au creux de la main. Quelques filins lancés au hasard s'accrochent enfin. L'ombre du soleil sur la façade d'un immeuble. Un échange silencieux de regard avec un vendeur de journaux, pendant qu'un client lui paye son magazine. Une dame âgée regarde le ciel moi dans trente ans. A un arrêt de bus, deux jeunes filles discutent, leur éclat de rire, comme des éclaboussures d'eau. Je monte dans le bus mais descend après un arrêt. Besoin de chaque pas, de chaque mètre.

Un vrai repas. Je m'offre le restau. Salade viande légumes dessert. Le ventre n'en laisse passer que la moitié. Pas grave. Le vin est délicieux. J'entends autour de moi les conversations.

Eloi, c'est moi. Ecoute, j'ai acheté un téléphone jetable dans une boutique, garde le numéro s'il te plaît. L'autre c'est fini. Ne donne le numéro à personne. Je voudrais que ce soit juste pour toi et moi ce numéro. Voilà, c'est tout. Je vais bien. Tu peux m'appeler bien sûr. A plus tard.

Deux cailloux blancs, ronds, polis, trouvés dans un parc, je les envoie dans un petit colis à Léo et Elise, j'y mets des plumes trouvées sur les pelouses. Je leur écris à chacun. J'ai dû partir mais je pense à vous, tout le temps. Mes papillons, je vous demande pardon de ne pas vous avoir prévenu. Le bruit de vos ailes je le garde en moi il m'accompagne.

C'est la fin de l'après-midi et j'arrive aux environs de la gare, sur un pont. D'en haut, je regarde les striures des rails par dizaines, qui se perdent au loin. Tellement de directions. Des possibles à l'infini. Et moi avec mes mains vides.

Femme sans papillons assise sur un banc à la tombée du jour. J'observe le ciel. Le gris clair l'emporte. Les nuages, soudés entre eux très haut, comme des vagues, arrondies, régulières. Un drap tendu bien au-delà de la ville. Et à un endroit, pas si loin du soleil, une déchirure dans le tissu. Et le bleu, derrière. Le bleu sombre, encore lumineux.

Scène 8

ELOI: Jeanne?

JEANNE: Oui. C'est moi. Ça fait du bien de t'entendre.

ELOI: Oui, moi aussi, ça fait du bien. C'est quoi ce nouveau numéro?

JEANNE: J'ai besoin de calme.

ELOI: Tu es où?

JEANNE: Dans la chambre d'hôtel. Et toi?

ELOI: J'arrive à la maison. J'ai un petit peu de temps avant d'aller chercher Léo.
(*un temps*)

JEANNE: Comment tu vas?

ELOI: (*un temps*)

Tu veux savoir comment je vais vraiment, ou tu veux juste te rassurer pour continuer ton trip toute seule?

JEANNE: Ne crois pas que je ne pense pas à toi, à nous, aux enfants. Ne crois pas ça.

ELOI: Oui. Ce qui est sûr, c'est qu'à un moment, tu ne nous a plus vu. Sinon tu ne serais pas partie. Tu n'aurais pas pu.

JEANNE: C'est dégueulasse ce que tu dis.

ELOI: C'est peut-être dégueulasse, mais c'est vrai!

(*un temps*)

Excuse-moi Jeanne, ma journée a été merdique. Je te rentre dedans direct.

JEANNE: Je veux savoir comment tu vas vraiment, Eloi. Tu peux entendre ça? Que je veux savoir vraiment?

ELOI: Oui. (*un temps*). Bon, le travail, ça va à peu près. Je suis un peu sur les nerfs, mais j'arrive à faire bonne figure on va dire. J'arrive à gérer. Les enfants aussi, même si je sens qu'Elise encaisse mal que tu sois partie. Ça fait quoi, trois semaines? Putain, quand j'y pense...

J'ai plus d'attention pour les enfants, tu vois. Une attention plus précise. J'ai pas le choix en fait ça s'est ajusté tout seul. On doit se débrouiller tous les trois. Alors on se serre les coudes. J'essaye de sentir ce qui se passe en eux, et de les accompagner. Mais j'ai peur

qu'ils morflent. Et je t'en veux pour ça d'ailleurs. Pour le reste non, mais pour les enfants je t'en veux. (*un temps*)

Je continue?

JEANNE: Oui.

ELOI: (*un temps*) La maison, je me débrouille. Ca donne des trucs assez drôles on arrive à en rire ensemble avec les enfants. C'est plus compliqué quand je suis seul. Quand les enfants dorment ou que je me réveille le matin, dans notre chambre. Que je ne suis plus protégé par tout ce qu'il y a à faire.

(*un temps*)

Je suis tellement habitué à ce que tu sois là. Là c'est un silence... on dirait une matière solide. C'est comme un bloc. C'est par le silence que ça se passe pour moi.(*un temps*)

Tu vois, je me retrouve sans défense. Fragile. Peut-être que ça va créer de l'amour. Parce que je t'aime, ça ça n'a pas bougé. Mais là, il y a une part de moi qui ne comprend pas ce qui se passe et qui s'anesthésie ou qui flippe. Ou qui ne veut pas comprendre. Je ne sais pas.

JEANNE: Je suis désolée.

ELOI: Tu me le dis à chaque fois.

JEANNE: Qu'est-ce que je peux te dire d'autre?

ELOI: Qu'on se retrouve dans une heure à la maison.

JEANNE: Non. Je peux pas. Pas pour l'instant.

(*un temps*)

Eloi, j'essaye de comprendre moi aussi. Et l'idée de te faire du mal... Tu es la dernière personne à qui je voudrais faire du mal.

ELOI: Je sais bien. Mais tu voulais savoir comment j'allais. Voilà, tu sais.

JEANNE: Oui.

(*un temps*)

J'ai envoyé un colis aux enfants. J'ai écrit une lettre à chacun. Je me sens toujours pas capable de leur parler, mais je ne supportais plus ce silence. C'est peut-être maladroit ce que j'ai écrit. J'espère que ça les rassurera un peu.

ELOI:

Et toi Jeanne, tu vas comment?

JEANNE: La peur me laisse un peu tranquille. Mais il y a quelque chose Eloi que je sais maintenant.

Ce que j'ai perdu, je ne le retrouverai jamais.

Ce que j'ai perdu, ce n'est pas mon amour pour toi. Ni pour les enfants.

Cet amour-là, il est intact, crois-moi. Il l'est depuis le début.

C'est pas ça qui a disparu. C'est autre chose. Je ne sais pas ce que c'est.

(un long temps)

J'aime bien ton silence. Il me repose ton silence, tu sais.

ELOI: Moi aussi.

JEANNE: On va se voir Eloi, je te jure qu'on va se voir. Il faut que tu me laisses du temps.

(un temps)

ELOI: Tu sais Jeanne, si jamais tu entends des voix...

JEANNE: Oui?

ELOI: Ecoute bien ce qu'elles ont à te dire.

JEANNE: D'accord.

(un temps)

ELOI: Bon. Il faut que j'aille chercher Léo à l'école. Et puis...

JEANNE: Oui?

ELOI: On se rappelle.

JEANNE: Oui, on se rappelle. Prend soin de toi.

ELOI: Toi aussi.

(un temps)

Toi aussi.

Scène 9:

(Jeanne est assise à côté de la porte de Lou Reed. Un long temps)

LOU REED: Salut Jeanne. Je t'ai pas entendue arriver.

JEANNE: Bonjour Lou Reed.

LOU REED: Je me disais bien que tu allais revenir. Jeanne

(un temps)

Tu es là depuis longtemps?

(un temps)

Bon. Toi t'as pas envie de parler. C'est pas grave. Je peux te chanter une chanson si tu veux ?

JEANNE: Non, ça va.

(un temps)

J'ai parlé avec Eloi. Je n'avais pas envie d'aller dehors après, ni de rentrer dans ma chambre. J'espérais que tu viendrais.

LOU REED: Ben tu vois, je suis là.

JEANNE:

(un temps)

Lou Reed?

LOU REED: Oui?

JEANNE: Parle moi du marais. Dis moi ce que tu vois.

LOU REED: Ok.

(un temps)

Là, il y a des oiseaux qui tournent dans le ciel. A un moment, tu vois, il y en a un qui va faire voler tout ça en éclat. Il va descendre en flèche, à toute vitesse. Il va faire exploser la surface de l'eau. Avant même de comprendre ce qui lui arrive, le poisson sera pris dans le bec et ses écailles vont briller dans ciel dans un magnifique mouvement ascensionnel. Ca a de la gueule.

JEANNE: Lou Reed?

LOU REED: Oui.

JEANNE: Qu'est-ce que tu fais dans le marais?

LOU REED: Je sais pas. Plein de trucs. Je suis super occupée en fait. Plein de trucs à faire.

JEANNE: Comme quoi?

LOU REED: Pêcher déjà, aller chercher de quoi me nourrir. Aller récolter l'eau de pluie et la rosée pour boire. Et puis nager. Dormir. Et marcher dans le marais. Le connaître de mieux en mieux. Je découvre régulièrement de nouveaux coins, tu sais. Et des arbres, avec des formes complètement dingues. Des salamandres, des crapauds gros comme deux poings, des mammifères je sais même pas comment ça s'appelle, et des oiseaux à n'en plus finir. Mais la chose importante Jeanne, tu vois, la chose importante, c'est que tout le monde a l'air d'être à sa place dans cette histoire, chacun fait sa vie, tout le monde mange à sa faim et quand tu chasses, tu le fais proprement, tu t'acharnes pas comme un sauvage, tu tues tu manges, c'est tout, on me fout la paix, on me laisse faire partie d'un tout, et moi je peux danser autour des arbres tranquille si j'en ai envie. Alors pourquoi j'irais ailleurs? Tu comprends?

JEANNE: Oui, je crois.

(un temps)

Ca ne te manque pas?

LOU REED: Quoi?

JEANNE: Ce qu'il y a dehors?

LOU REED: Non. Et toi? Ca ne te manque pas, ton mari, tes enfants...

JEANNE: Non. *(un temps)* C'est horrible de dire ça.

LOU REED: Relax, Jeanne. Tu sais quoi? L'eau du marais, elle se renouvelle, mais en silence, Y'a pas de raison pour que ce soit différent pour toi.

Jeanne, tu sais, tu me plais bien.

JEANNE: Quoi?

LOU REED: Depuis que je te parle du marais...

JEANNE: Oui?

LOU REED: T'as rien à me dire?

JEANNE: Non, je ne crois pas.

LOU REED: C'est ça que j'aime bien chez toi.

(un temps)

A aucun moment, tu m'as demandé si c'était vrai.

JEANNE: Oui. Je n'y ai pas pensé.

LOU REED: Tu es sortie Jeanne. Tu es out.

Rien qu'à entendre ton souffle la première fois, je l'ai su.

Tu as quitté le manège. Et maintenant, dehors, tu vois les autres assis sur leurs chevaux de bois qui passent leur temps à essayer d'attraper la queue du Mickey.

JEANNE: Si tu entends des voix, écoutes bien ce qu'elles ont à te dire...

LOU REED: Quoi?

JEANNE: Non, rien. Je repensais à quelque chose.

LOU REED: Arrête de penser Jeanne.

Tu sais quoi? Il faut danser!

JEANNE: Tu plaisantes? Danser à cette heure? On n'a même pas de musique.

LOU REED: On peut faire autrement. Je chante, tu dances.

JEANNE: Non, laisse tomber.

LOU REED: On danse, allez, Jeanne!

Je fais le rythme contre la porte et je chante, toi tu dances, d'accord?
Je ne te verrai même pas.

JEANNE: Non. On va réveiller tout l'étage. Et puis si quelqu'un vient...

LOU REED: Il n'y a personne à cette heure! Allez, s'il te plaît Jeanne. C'est le moment!
Faut pas laisser passer le poisson, allez!

JEANNE: Oh et puis merde!

(Jeanne se lève).

LOU REED: Yes! Jeanne, la peau brillante, part dans un magnifique mouvement ascensionnel!

(Lou Reed chante et bat la mesure en tapant contre la porte. Jeanne se met à danser timidement devant la porte.)

LOU REED:: « I'm waiting for my man Got 26 dollars in my hand
Up to Lexington 125
feelin' sick and dirty
more dead than
alive
Huh, I'm waiting for my man
Hey white boy, what you doin' uptown
Hey white boy, you chasin' our women
around Pardon me sir, it's furthest from my
mind
I'm just waitin' for a dear-dear friend of mine I'm waiting for my man,
Here he comes, he's all dressed in black
PR shoes and a big straw hat
He's never early, he's always late
First thing you learn is that you always gotta wait I'm waiting for my man
Up to a brownstone, up three flights of stairs Everybody's pinned you but nobody cares
He's got the works, gives you sweet taste
Then you gotta split because you got no time to waste I'm waiting for my man
Hey baby, don't you holler, don't you ball and shout I'm feeling good, I'm gonna work it on
out
I'm feeling good, feeling so fine
Until tomorrow, but that's just some other time

(La danse de Jeanne devient plus énergique, chaotique, puis totalement déstructurée, monte en intensité, jusqu'à devenir un flot d'énergie qui parcourt le corps de Jeanne, le malaxe, le fait expurger, jubiler. Elles hurlent toutes les deux le refrain en chœur.)

I'm waiting for my man
I'm waiting for my man
I'm waiting for my man man-man-man-man-man-man-man »

Scène 10

JEANNE:

Attirée par la lumière sur le fleuve. Envie de me nourrir de lumière. Je me dirige vers le pont. Les reflets du soleil d'hiver sur la surface de l'eau, ça me suffit.

Je crois entendre des cris d'oiseaux, au loin. Le ciel est vide. Pourtant j'entends; j'entends des oiseaux. Une rumeur s'approche.

Quelque chose vient, mon corps l'a senti, il se tend instinctivement

A l'instant où je me retourne, des nuées d'oiseaux jaillissent devant mes yeux. Par milliers. Des étourneaux envahissent le ciel, en un instant ils en sont le centre.

Des nuages d'étourneaux, tout autour de moi. Où que je regarde, des oiseaux, des formes sans nom, comme des dessins d'encre dans le ciel, portés par un rythme impossible à comprendre. Le vent soulevé par les oiseaux fait trembler les feuilles des arbres, me lave le visage, entre en moi. Je suis incapable de réagir, prise de vitesse.

Soudain il n'y a plus de départ. Il n'y a plus Eloi, les enfants, ou même Jeanne. Il n'y a pas d'hôtel, ni de Lou Reed. Il ne s'est rien passé avant. Demain est hors de portée. Le battement d'ailes des étourneaux a tout chassé. Leurs cris ont effrayé les idées de séparation, de retrouvailles, même la peur, même le désir. Il n'y a plus rien.

Au coeur du vacarme des oiseaux, un grand silence.

Quelque chose se délie. Immobile sur le pont, je me mets à pleurer. Aucun sentiment, aucune tristesse, pas même d'émotion. Quelque chose pleure.

Sur le pont, une autre personne est restée immobile. Je ne réfléchis pas « Est-ce que vous avez envie de boire un thé? Oui. Vous m'accompagnez? Oui, avec plaisir. »

Scène 11

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU:

On s'assoit là? C'est gentil de m'inviter. Vous savez, je vous ai vue de l'autre côté du pont, tout à l'heure. Tous ces oiseaux, c'était quelque chose. Nous avons eu de la chance, tous les deux, vous ne croyez pas?

Il fait bon ici, je commençais à avoir froid dehors. Vous aussi? Je vous regarde, vous êtes une belle femme. Vous avez l'air un peu fatiguée. Comment vous appelez-vous?

J'aime bien les oiseaux, vous savez. Depuis tout jeune. Heureusement, il y a beaucoup d'oiseaux dans cette ville. Si j'avais pu, je serai parti à la campagne. Je préfère les oiseaux aux chiens. On avait un chien avant avec ma femme.

Vous reprenez quelque chose? Vous n'êtes pas très bavarde, Jeanne. Mais ça ne fait rien. Vous souriez et moi le silence ne me gêne pas. Pas du tout.

Vos yeux sont brillants. Moi aussi j'ai pleuré plus d'une fois en voyant des oiseaux voler. Oh la la... si vous saviez.

Vous avez des enfants? Oh, je suis indiscret, pardon. C'est une manie chez moi, j'ai envie de connaître les gens. Allez, profitons du thé. J'aurais pu rester longtemps à regarder les oiseaux, comme ça. On le faisait beaucoup avec ma femme. Oh, je ne vais pas vous raconter ma vie, hein? Je suis tellement étonné d'être là avec vous.

Lorsque ma femme est décédée, vous savez, j'ai cru que je ne lui survivrai pas. Ca a duré un an ou deux comme ça. Mais vous voyez, la vie est faite étrangement, j'ai continué à vivre dans notre appartement, dans le silence. Je ne supportais plus ni la radio, ni la télé.

Tous les jours je vais marcher dehors. Vous voyez, avec ma retraite, je ne peux pas me permettre trop de choses, mais marcher, c'est possible. Et même quand je ne sais plus trop où je suis, je ne suis jamais perdu. Parce que je marche à mon rythme, vous comprenez? Je finis toujours par retrouver le chemin. Ou quelqu'un comme vous qui me ramène chez moi.

Le silence de l'appartement, au début c'était un peu comme... vivre avec une bête sauvage. Mais à la longue, on s'est apprivoisé. Et au fond de ce silence, vous savez, j'ai découvert que ma femme y était. C'est étrange, hein? Je n'avais pas vu que ma femme était toujours dans ce silence, qu'elle était vivante dans ce silence.

Pourquoi je vous dis ça? Pourquoi je vous dis ça, Jeanne? Je ne sais même pas. Peut-être parce que vous me souriez. Parce que vous êtes une belle femme et que nous avons vu les oiseaux ensemble.

Vous ne devriez pas rentrer? Ca fait déjà des heures qu'on parle, enfin que je vous parle surtout... Vous n'avez pas quelqu'un qui vous attend? (*un temps*) C'est indiscret ce que je vous demande. Excusez-moi Jeanne. C'est juste... que je ne veux pas vous déranger avec mes tous mes bla-bla de vieux monsieur, vous voyez?

C'est sûr qu'en vieillissant, on devient invisible, un peu. On accepte de devenir un peu invisible, un peu transparent. Mais si on s'y oppose pas, ça permet de voir ce que les autres ne voient pas aussi.

Vous êtes un peu un cadeau pour moi. C'est les oiseaux qui vous ont amené. Ca doit être ça. Ah, Ah. Les étourneaux vous ont déposé sur le pont pour moi. Vous arrivez comme ça et vous m'invitez à boire un thé.

Vous savez Jeanne, c'était l'anniversaire de ma femme hier. La journée d'hier n'a pas été très facile. Ca fait 8 ans qu'elle est partie maintenant. Mais cette date, cette date, elle est toujours délicate pour moi. Et puis les oiseaux sont arrivés. Et vous.

Il fait nuit déjà, vous avez vu?

Vous voulez bien me raccompagner Jeanne? Quand la nuit tombe je ne vois plus très bien. Comme vous m'avez dit que vous aimez bien marcher, vous voudriez bien m'accompagner? Et puis, Jeanne, vous savez, ce sera la première fois depuis bien longtemps que je ramène une femme à la maison. Ca me rappellera quand j'avais vingt ans. (*rires*).

Vous savez Jeanne, tant que vous êtes capable d'être arrêtée par des oiseaux ou un petit vieillard comme moi, tout va bien. Vous n'êtes pas perdue, croyez-moi.

Vous voyez, c'est les escaliers le plus difficile. Oui, merci, si vous me tenez la main, c'est mieux. Quand les jambes me font trop mal, je me demande des fois, déménager, partir, mais franchement, à l'âge que j'ai? Vous m'avez vu? Et puis le silence de l'appartement il est vivant. C'est pour ça que je reste. Si je partais, je ne le retrouverai plus. Dans aucune maison, dans aucun endroit. Et là, je serai vraiment seul, vous comprenez?

Voilà, entrez. Entrez. Entrez Jeanne. Vous voyez, c'est tout simple. Asseyez-vous si vous voulez. Je vous fais un autre thé? Une infusion?

C'est très gentil à vous de m'avoir raccompagné Jeanne, et puis de m'avoir écouté pendant tout l'après-midi. Vous ne m'avez pas beaucoup parlé de vous. Mais je comprends. Vous n'avez pas besoin de me dire.

Je vous suis très reconnaissant pour la journée que vous avez passée avec moi.

Ca m'a fait du bien vous savez, de pouvoir parler avec quelqu'un. Avec les voisins, ça se limite vite.

Ca a été une belle journée, vous ne trouvez pas? Les oiseaux, le thé, la conversation et la nuit. J'ai vu qu'à la météo ils prévoient bientôt de gros orages. Il faudra faire attention si vous allez marcher dehors. Prenez bien soin de vous Jeanne. Il faudra bien vous couvrir.

Il est tard pour moi, vous savez, et je fatigue vite. Je vais aller me coucher. Vous pouvez rester dans l'appartement si vous voulez, vous pouvez dormir là, non, non je vois bien que vous allez repartir. Je comprends. Refermez juste la porte quand vous partirez. Merci encore Jeanne. Prenez soin de vous. Vous êtes quelqu'un de bien.

Scène 12

VOIX DE JEANNE:

Eloi, c'est moi. Je voulais juste te dire: les voix Eloi, je les ai entendues. Et j'ai fait comme tu m'as dit. J'ai écouté. J'ai écouté les voix. C'était pas ce que je pensais. C'était beaucoup plus simple. Merci mon coeur. Je vais suivre ce fil.

Sache que je suis là, même si je suis loin. Je suis là. Dis aux enfants que leur mauvaise mère est là et qu'elle les embrasse, les serre contre elle. Je t'embrasse Eloi.

Les gens ... ils sont là. Je les vois. De plus en plus. Je m'assois à côté d'eux dans le métro. Je regarde leur visage. Toutes ces vies. Et parfois, toutes ces vies me donnent le vertige, tu sais, j'arrive pas à me protéger de toutes ces vies, de cette... beauté ... et de cette misère.

Eloi c'est moi. Ecoute, ça va pas. J'y arrive plus. Il y a quelque chose qui est trop fort. J'ai peur de devenir folle. Eloi, il faut qu'on se voit. Demain. Demainmatin s'il te plaît, au café de la république. Je t'attendrai à 9H. Je t'embrasse.

Scène 13

ELOI: Allo?

JEANNE: Eloi, c'est moi.

ELOI: Jeanne, tu es où? Je suis arrivé depuis un moment. Je suis au café de la république.

JEANNE: Oui, je sais.

ELOI: Comment ça tu sais? Tu es arrivée? Ca fait un moment que je t'attends. Pourquoi tu n'es pas là?

(un temps)

JEANNE: Je suis partie avant que tu n'arrives.

ELOI: Quoi?

JEANNE: J'étais dans le café. Je suis arrivée. Bien avant toi. Mais je suis repartie. Excuse-moi.

ELOI: Tu étais là?

JEANNE: Oui.

ELOI: Pourquoi tu es partie?

(un temps)

Jeanne, pourquoi tu es partie?

(un temps)

Bon, c'est quoi ce plan?

JEANNE: Il n'y a pas de plan. Jusqu'à tout à l'heure... j'étais sûre que j'allais te retrouver. J'étais sûre que c'était ...nécessaire. Je me suis trompée. Je viens de le comprendre. J'ai été lâche de t'appeler hier soir. J'ai eu peur de quelque chose.

ELOI: De quoi?

JEANNE: Je sais pas. Quelque chose en moi. Quelque chose qui travaille, que je ne connais pas.

Eloi, écoute. Quand je vais te retrouver, je veux que ce soit le désir qui me pousse vers toi, pas la peur. Tu comprends? C'est trop important. Je peux pas merder là dessus.

ELOI: Tu as envie de me voir?

JEANNE: Qu'est-ce que tu crois, évidemment que j'ai envie de te voir. Si tu savais. Tout mon corps t'appelle.

ELOI: Alors viens. Jeanne, viens.
J'ai besoin de toi, là.
Putain, ça peut pas être simple pour une fois?

JEANNE: Eloi, ça va mieux. Il faut que tu entendes ça. Hier soir j'ai paniqué. J'avais mal. Je ne savais plus. Mais là, ça va.

ELOI: Reviens dans ce bar. Je t'attends.
(un temps).
Jeanne. Jeanne!
Réponds, je dois faire quoi, là?

JEANNE: Je sais pas. C'est trop tôt.

ELOI: Trop tôt? Ca fait bientôt deux mois que tu es partie! Deux mois que je dois vivre avec ça. Que je dois gérer cette situation avec les enfants. Est ce que tu as la moindre idée de ce que ça fait d'être planté comme ça? Est-ce que tu as la moindre idée de comment je vais, moi? De comment je vis? De ce que ça fait d'entendre ton message en pleurs hier soir, de ne pas dormir de la nuit, de venir ici aujourd'hui pour en plus être planté comme ça! Tu fais chier!

JEANNE: Oui. Je comprends. Je comprends, je suis désolée.

ELOI: Non tu ne comprends pas! Putain, ne dis pas que tu comprends! Tu m'emmerdes!
(Eloi Raccroche. Un long temps. Eloi rappelle, Jeanne décroche)

JEANNE: Je te demande pardon.

ELOI: *(un temps)*
Ecoute Jeanne, on est deux dans l'histoire. Et ça tu ne le réalises pas. De là où tu es, tu ne vois pas. Mais tu ne peux plus passer à côté de ça, faire comme si tu étais seule. Ce que tu vis, ce que tu traverses, tu me dis tellement peu, moi je navigue à vue tous les jours, mais j'ai accepté, Ok, je me nourris avec les bribes que tu me donnes et je te fais confiance pour ne pas te mettre en danger. Mais là, c'est nous que tu mets en danger Jeanne. C'est plus possible. C'est allé trop loin.

JEANNE: Je voulais pas ça. J'ai jamais voulu ça.

ELOI: Oui mais c'est comme ça, que tu le veuilles ou non. Je suis dans la barque avec toi, tant qu'on est ensemble et s'il faut te le dire et te le redire, je te le redis, on est ensemble Jeanne. On est ensemble. Et tant qu'on est ensemble, ce que tu traverses, ça m'affecte. C'est pas possible autrement.

JEANNE: Je ne sais pas quoi faire.
Il faut pas que je te voie.
Je vais fondre devant toi. Je n'aurai plus de courage.

ELOI: Laisse nous respirer un peu. On en a besoin tous les deux.

JEANNE: Oui, je comprends.
(un temps)
Tu sais, il y a une chose que me fait t'aimer.

ELOI: Quoi?

JEANNE: C'est drôle.

ELOI: Ecoute j'ai pas vraiment envie de rire là.

JEANNE: Je t'aime.
Tu sais pourquoi?

ELOI: Parce que j'écoute tes délires.

JEANNE: Non. C'est autre chose.
Quand tu es arrivé au café, tu m'as cherché un peu du regard, tu as jeté un oeil dans la salle, puis tu es allé t'asseoir à une table?

ELOI: Oui.

JEANNE: Il y a quoi? Vingt, trente tables vides dans le café?

ELOI: Je ne sais pas. Peut-être, oui.

JEANNE: Il y avait une tasse de café à la table où tu es allé?

ELOI: Je ne sais pas, j'ai pas regardé.
Jeanne tu veux en venir où, je comprends pas.
(un temps)

JEANNE: Là, tu es en face d'une chaise vide?

ELOI: Oui.

JEANNE: C'est celle où j'étais assise Eloi. Tu es en face de moi, mon amour.

ELOI: Non je suis en face d'une chaise vide Jeanne. Et une chaise vide j'en ai rien à foutre.

JEANNE: On s'est rapprochés. Je sais que je ne suis pas assise sur cette chaise, mais la distance se réduit. Tu peux pas ne pas le voir, ça.

ELOI: Ca ne me suffit pas.

JEANNE: Je sais. On est vulnérables comme on ne l'a jamais été.
Tu sais, je te regarde et je me dis que je ne pouvais pas être avec quelqu'un d'autre que toi. Je ne pouvais pas faire des enfants avec quelqu'un d'autre que toi.

ELOI: Attends, tu me vois? Là, maintenant, tu me vois?

JEANNE: Oui.

ELOI: Tu es où?

JEANNE: Dehors.

ELOI: Tu me laisses en plan et tu me regardes me débattre avec toute cette merde?

JEANNE: J'ai pas pu partir complètement. Mon corps me l'empêchait. Et depuis que tu es arrivé, je ne t'ai pas quitté du regard mon amour.

ELOI: Jeanne tu es où? Laisse moi t'aider.

JEANNE:

Eloi, tourne ta tête sur la gauche. Tu vois le kiosque à journaux?

ELOI: Oui.

JEANNE: Derrière le kiosque à journaux. Regarde le banc.

ELOI: Il est vide.

JEANNE: Oui. Attends.

(un temps)

ELOI: Jeanne

JEANNE: Je suis là mon amour. Putain ça fait du bien.

ELOI: Oui

JEANNE: Ca tourne.

Eloi, ça tourne.

ELOI: Ne bouge pas je viens te chercher.

JEANNE: Non, non, non, non, non.

Ne bousille pas ça.

Même le vertige, je le veux. Je le mange.

ELOI: Jeanne.

JEANNE: Attends-moi. J'arrive.

Scène 14

LOU REED: Il n'a pas essayé de te retenir?

JEANNE: Non. Quand il s'est réveillé on a parlé un peu. Mais je crois qu'on savait déjà, lui et moi.

LOU REED: Il n'a pas essayé de te convaincre de rentrer?

JEANNE: Non. Moi non plus, je n'ai pas essayé de le convaincre de quoi que ce soit.

LOU REED: Il est bien ce mec. Il me plaît.

JEANNE: On s'est mis d'accord sur le fait qu'on ne savait rien de ce qui allait venir.

Eloi avait raison, tu sais. J'avais une trouille bleue de le voir. Parce que je pensais que je n'aurais pas la détermination de continuer. Mais je me trompais. C'est tout l'inverse. C'est ça qu'il m'a fait comprendre. Ce qui s'est réveillé en moi. Cette force... un truc d'une puissance dingue.

LOU REED: Tu sais, il y a quelques temps, pas longtemps avant que tu arrives, un matin j'ai découvert le marais à moitié asséché. Toute une partie de l'eau avait disparu sans explication. Mais tu vois, j'ai pas paniqué, je me suis dit au contraire que j'allais pouvoir aller à l'endroit que je m'étais toujours interdit, à cause de la profondeur. Tu sais que tu n'as plus pied, et tu vois, on se met vite à imaginer des tas de choses, des alligators, des sangsues, des monstres aquatiques, tout ça. Et là, lorsque l'eau s'est retirée, je suis allé voir cet endroit asséché, et j'ai pu voir ce qu'il y avait en dessous de l'eau.

JEANNE: Qu'est-ce qu'il y avait?

LOU REED: Ben, rien. Evidemment, il n'y avait rien Jeanne. Tu ne trouves pas ça drôle? Pas de monstres aquatiques, pas d'alligator, pas de sangsues, en dessous de l'eau, il n'y avait que de l'eau. Et encore en dessous, de la glaise. Mes monstres n'étaient fait qu'avec de la glaise.

(un temps)

C'est ça qu'il t'a montré ton mec. La glaise en dessous de l'eau. Et avec, tu fais ce que tu veux: des monstres, des visages, ou bien des chemins sur lesquels tu peux marcher.

JEANNE: Je dois y aller Lou Reed. Il faut que j'aille dehors.

LOU REED: Oui, je le sens à travers la porte. Ta respiration est différente. Profites-en.

(un temps)

Allez, vas pêcher Jeanne.

A toi de partir en chasse maintenant.

(Jeanne part. Lou Reed fredonne)

Fly-fly away
Ah, see her walkin' on down the street
Look, at all your friend's she's gonna meet
She's gonna ball and shout
She's gonna work it out, bye-bye
Ah, she's alright, she's alright...

Scène 15

JEANNE:

Plus besoin de filins. Je sillonne les artères de la ville comme un vaisseau sanguin. Portée par la pluie jusqu'aux terminus des lignes de métro.

Je suis debout, en K-way, postée devant l'entrée du lycée d'Elise. C'est la fin de l'après-midi et les élèves vont bientôt sortir. Un sursaut parcourt tout mon corps et déjà ma décision est prise. Pas de demi-tour. Mode arbre, j'attends, ruisselante, face à l'entrée du lycée. Le silence en moi est intact.

La cloche sonne, les élèves se déversent par grappes désordonnées et bruyantes. Ils se poussent, rient aux éclats. Elise, tu apparais. Tu apparais, riante, au milieu d'autres élèves, tu ne m'as pas vu et ton rire vaut toutes les caresses que je pourrais jamais recevoir.

Quand tu croises mon regard, je vois ton corps se figer. Tu laisses tomber ton sac. Le groupe s'éloigne, on reste seules l'une face à l'autre.

Je vois ton visage Elise. Elise, j'ai vu tous les visages de la ville pour me préparer à voir le tien maintenant. Je viens vers toi, on ne se prend pas dans les bras, je comprends Elise, je sais. Ton corps est tendu comme un arc. Je sais Elise. Viens, tu veux bien ?

Quand je te ramène quelques heures plus tard à la bouche de métro, je sens ton corps se tendre, alors je te prends dans mes bras Elise, et tu acceptes enfin l'étreinte, tu m'ouvres tes bras un peu maladroite, et soudain tu redeviens toute petite, pendant quelques instants, Elise, dans mes bras toute petite, aussi petite qu'aux premiers jours, tu m'offres ça.

On reste longtemps soudées l'une à l'autre. La pluie le vent qui se lève on ne les sent pas. Quand notre étreinte se défait, tu reprends en un instant ton corps de jeune femme. Elise, je te regarde, tu me souris, on se dit quelques mots et je te vois disparaître dans la bouche de métro.

En quelques minutes, la foudre cerne la ville. Le fracas du tonnerre devient assourdissant. Jeanne, lacérée par la pluie, les mains s'ouvrent alors que le vent se déchaîne.

Un éclair a dû frapper au bon endroit. Coupure d'électricité générale. Les réverbères les fenêtres des appartements les feux de signalisation, tout s'éteint. En un instant, la ville se retrouve nue face à la nuit.

La foudre éclaire mon chemin et mon silence. Je regarde autour de moi: la ville est saisie par des hoquets de lumière.

Scène 16

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : ... Je n'en reviens toujours pas Jeanne. La vie est tout de même drôlement faite. Si on m'avait dit que je vous retrouverait devant ma porte, trempée des pieds à la tête. On aurait dit une grande loutre, à peine sortie de la rivière. Ah, Ah. Vous voulez une autre serviette?

JEANNE : Non, je vous remercie. Ca va très bien.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Quand on y pense, c'est drôle, vous ne trouvez pas? Les oiseaux, maintenant l'orage. On se retrouve grâce à eux. On n'a pas besoin de prendre rendez-vous. C'est drôle, tout de même.

JEANNE : Oui.

(un temps)

Ca me fait plaisir de vous voir. De savoir que vous êtes à l'abri.

(un temps)

Je ne vais pas rester longtemps. Je ne veux pas vous déranger.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Vous savez bien que vous ne me dérangez pas Jeanne. On se connaît. On a vu les oiseaux ensemble. Ce n'est pas rien. Alors on est déjà comme de vieux amis. Les vieux amis ne dérangent pas. Ils passent n'importe quand. Eils ne dérangent pas. Vous prendrez du thé? Le gaz n'a pas été coupé. L'eau est en train de chauffer. Je peux encore faire ça.

JEANNE : Oui je veux bien. Merci.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Vous repartirez quand vous voulez. Soufflez un peu, reprenez des forces, séchez vous les cheveux. Moi cela me fait un peu de compagnie. Et puis je suis heureux de vous revoir, tout simplement. Ne nous embêtons pas Jeanne. C'est un cadeau, à nouveau.

JEANNE : La ville est sens dessus dessous. Sans aucune lumière. C'est vraiment étrange.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Vous savez, ça me rappelle les coupures d'électricité de mon enfance, dans mon village. Mes parents qui me donnent pour la première fois la boîte d'allumette et qui restent à mes côtés quand j'allume la première bougie dans la maison. Ah, la première bougie Jeanne. La bougie dont on va se servir pour allumer toutes les autres. Ah, j'étais tellement fier. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Ca y est, j'étais grand.

Je me suis souvenu de ça tout à l'heure, quand l'électricité a sauté. A la fenêtre, j'ai vite vu que c'était tout le quartier qui était sans courant. Et ces éclairs! Oh, vous savez, j'avais envie d'aller dehors. D'aller courir sous la pluie. Mais bon, avec mon dos, mes genoux, un petit

vieux comme moi ne tiendrait pas cinq minutes avec ce vent et cette pluie.

(un temps)

Et au moment où je me disais ça, vous avez frappé à ma porte.

(un temps)

Vous me faites penser à ma femme. Assise comme ça sur le fauteuil. Elle croisait les jambes comme vous, exactement comme ça.

(un temps)

Elle aimait beaucoup la musique. Elle aimait tant la musique, c'était une source de joie pour elle.

(un temps)

Voilà le thé est prêt. Tenez.

Prenez le temps de le boire, réchauffez vous, vous pourrez retourner à votre hôtel quand vous le voulez.

JEANNE : Merci.

(un temps)

J'aimerais bien écouter sa musique avec vous.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Oh, vous êtes sûre Jeanne? Je ne veux pas vous embêter.

JEANNE : Non, j'aimerais bien entendre sa musique avec vous, cela me ferait plaisir.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Pourquoi pas? Vous savez, je dois avoir encore ce vieux magnétophone à piles, avec les cassettes de ma femme. Laissez moi regarder. Prenez votre thé.

(le vieil homme étourneau va dans la pièce à côté. Un temps.)

Voilà, j'ai trouvé.

(le vieil homme étourneau pose le magnétophone par terre, entre eux deux. Un temps)

Ma femme, elle est présente dans le silence. Mais dans la musique aussi vous savez. Parfois il me faut du temps pour la retrouver. Mais après un moment, elle revient toujours. Je me suis redit il n'y a pas longtemps que c'était moi qui lui faisait barrage. Avec ma vieille tête, mes trucs de vieux monsieur. Les douleurs dans le corps. La solitude. Les pensées qui tournent en rond parfois. Et ça bouche le passage. Mais le silence comme la musique, à un moment, comment vous expliquer, ils nettoient l'appartement, ils nettoient ma tête de vieil homme, et alors elle vient. Oui. C'est aussi simple que ça. Elle vient parce que l'appartement est propre et que je lui fais assez de place. Je la comprends. On ne vient pas si on n'est pas invité. C'est ça. C'est assez simple en fait. J'ai compris ça. Il faut inviter. Vous comprenez?

JEANNE : Oui, je crois.

LE VIEIL HOMME ETOURNEAU : Juste inviter.

(le vieil homme étourneau met la musique sur la radio-cassette. Ils restent tous les deux

assis dans leur fauteuil et écoutent la musique un long moment. Ils se regardent parfois, se sourient. Le temps passe. Le vieil homme étourneau somnole puis s'endort sous le regard de Jeanne. La musique se poursuit sur la radio-cassette. Un temps. Jeanne se lève. Elle remet son manteau. Elle prend la main du vieil homme étourneau endormi)

JEANNE : Merci.

(elle sort)

Scène 17

ELOI: ...Bon, tu es à l'abri, c'est le plus important. C'est le chaos total dehors. Je n'ai jamais vu ça.

JEANNE: Oui. Et vous, vous restez à la maison?

ELOI: Oui, bien obligés. L'école et le lycée sont fermés. On a sorti les bougies. L'électricité n'arrête pas de se couper.

JEANNE: Comment vont les enfants?

ELOI: Léo ça va. C'est comme des vacances. Il aime bien, même s'il a un peu peur de l'orage. Elise, par contre, il y a quelque chose qui ne va pas.

JEANNE: On s'est vues Eloi.

ELOI: Quoi?

JEANNE: On s'est vues. Je suis allée à la sortie du lycée. Elle ne veut pas t'en parler pour l'instant je crois. Laisse lui du temps. J'ai essayé de lui expliquer. Je ne sais pas. J'ai peut-être merdé.

ELOI: Tu lui as dit quoi?

JEANNE: Que jamais je n'ai eu le désir d'abandonner qui que ce soit.

ELOI: Elle comprend ce qui se passe. Mais elle ne sait pas comment le gérer.

JEANNE: Non. Elle a beaucoup de forces. Elle a grandi d'un coup, je l'ai vu. Ne t'en fais pas. Ca va aller pour elle. Elle va te parler.

ELOI: Attends, excuse-moi...

Léo? Qu'est-ce qu'il y a? (*un temps*)

JEANNE: Eloi il sait. Passe-le moi. Eloi passe-le moi.

ELOI: C'est maman Léo. Elle aimerait te parler. Tu veux bien?

LEO: Allô Maman? Maman?

JEANNE: Bonjour Léo. Bonjour mon coeur. Tu vas bien?

LEO: Maman, quand est-ce que tu rentres?

JEANNE: J'espère très bientôt mon coeur. Je ne sais pas encore.

LEO: C'est bien ton voyage?

JEANNE: Oui. C'est bien, mais c'est un peu long.

Tu as eu tous mes colis?

LEO: Oui. J'aimais bien le caillou blanc. Et la plume d'oiseau aussi.

JEANNE: Comment tu vas mon coeur?

LEO: Tu sais maman, à l'école, Bastien et moi on a fait une expérience avec des tritons, mais moi je n'ai pas voulu y toucher, ça me faisait peur. Mais la maîtresse elle m'a dit que si j'avais peur je n'étais pas obligé d'y toucher. Charlotte veut m'inviter pour son anniversaire, tu sais, je l'avais invité au mien, j'ai demandé à papa et il est d'accord, alors je vais aller samedi à l'anniversaire, Charlotte elle m'a dit que ses parents préparent une chasse au trésor pour l'anniversaire.

Maman? Maman?

JEANNE: Oui, je suis là.

LEO: Tu rentres quand?

JEANNE: Je ne le sais pas exactement encore. Mon voyage n'est pas tout à fait fini.

LEO: Il y a de gros orages.

JEANNE: Je sais mais ne t'inquiètes pas, je suis à l'abri.

LEO: J'aime pas quand tu n'es pas là. J'aime pas.

JEANNE: Léo, ne pleure pas. Ne pleure pas s'il te plaît. Je comprends. Ecoute... Je sais mon coeur. Moi non plus je n'aime pas être loin de vous. Je devais faire ce voyage tu sais. Je t'expliquerai. Ecoute, on fera des dessins ensemble. J'essayerai de t'expliquer avec des dessins. Tu m'aideras?

LEO: Tu dessineras quoi?

JEANNE: Je ne sais pas... Attends voir. Si je devais dessiner, je ferai quoi? Une montagne peut-être. Oui, c'est ça Léo, je ferai une montagne.

LEO: Deux montagnes!

JEANNE: Deux montagnes? Pourquoi?

LEO: Papa il m'a montré quand on est allé au parc, il m'a montré qu'on voit à l'envers dans l'eau. J'ai vu l'arbre à l'envers, le ciel à l'envers, les nuages à l'envers, c'était joli. Alors on fera deux montagnes, tu veux bien?

JEANNE: Bien sûr. Si tu veux.

LEO: Deux montagnes. Une qui va vers le haut, et puis en dessous, une autre montagne qui va vers le bas.

JEANNE: Ah bon?

LEO: Oui, comme les reflets dans l'eau. Tu sais, on pourrait les appeler les montagnes « reflet dans l'eau ». Une vers le ciel et une autre qui va sous la terre. Sous la terre très profond, comme ça. Les deux en même temps, maman.

JEANNE: Oui. Ca me plaît ton idée. C'est exactement ça mon voyage. Deux montagnes reflet dans l'eau. Tu te laves bien les dents Léo?

LEO: Oui. Maman, tu rentres quand?

JEANNE: J'espère très bientôt mon coeur. Je t'aime Léo, mon coeur. Tu me repasses papa? Je voudrais lui dire un mot.

LEO: Non.

Non je veux pas. Je veux pas.

JEANNE: S'il te plaît Léo.

LEO: Non. Tu vas jamais rentrer maman.

JEANNE: Léo... écoute-moi s'il te plaît. Je suis en haut de la montagne. Il me faut du temps. Je dois redescendre si je veux arriver jusqu'à vous.

LEO: Tu vas jamais rentrer.

JEANNE: Léo...

(Léo raccroche)

Léo? Léo? Allô? Allô Léo?

(Jeanne rappelle. On entend la voix du répondeur d'Eloi)

Scène 18

JEANNE:

Je ne sors plus depuis la conversation avec Léo. J'occulte la lumière du jour avec les rideaux, ouvre grand les fenêtres la nuit venue. Je laisse entrer la pluie.

Je pense à la montagne reflet dans l'eau de Léo. La montagne reflet dans l'eau, celle qu'on ne voit pas. Je tremble.

J'entre dans la douche. J'augmente la température et ferme les yeux. A chaque palier, mon souffle se creuse un peu plus. Mon corps devient comme l'argile à pétrir. Jeanne l'invertébrée. Une amibe dans une chambre d'hôtel. Volonté proche de zéro. Léo. Léo tu es là?

A cet instant, je réalise que je peux perdre connaissance. Je perds connaissance. Je perds toute connaissance.

Scène 19

(Jeanne est endormie dans sa chambre. Lou Reed est assise à côté d'elle. Jeanne se réveille).

LOU REED: Salut.
Hey. Regarde-moi.
Non, écoute. Ecoute ma voix.
Ca y est, tu comprends?

JEANNE: Lou Reed?

LOU REED: Oui.
(un temps. Elle lui apporte un café dans un gobelet en plastique)
Tiens, café froid.
J'ai cru que tu allais te réveiller plus tôt. *(Elle s'assoit face à Jeanne sur le lit)* Alors? Ca correspond?

JEANNE: Quoi?

LOU REED: Moi. Ca correspond? Tu m'imaginais comme ça?

JEANNE: Je ne sais pas. Tu fais quoi ici?

LOU REED: Ca se voit pas? Je veille sur toi. Ca fait trois jours. Trois jours que je te mets des serviettes mouillées sur le front.

JEANNE: Trois jours? Tu as quitté le marais. Qu'est-ce qui s'est passé?

LOU REED: Tu sais... je sais pas vraiment.
Tu vois, je nageais dans le marais tranquille, j'avais fini de pêcher et je faisais la planche. J'aime bien ça. Tu regardes le ciel, tu dérives, tu chantes: « Sunday mornin', praise the dawnin', It's just a restless feelin', by my side... »
Et là Jeanne, il s'est passé un truc. Je ne sais pas d'où c'est venu. Il y a eu comme une sorte de remous dans le marais. En un instant, il s'est propagé partout. Comme une onde. L'onde. En moi. Ca a créé une urgence, une clarté, je sais pas. J'ai pas réfléchi, j'ai nagé jusqu'à la rive, je me suis habillée sans me sécher, j'ai ouvert la porte et je me suis retrouvée dans le couloir, trempée. Et là, j'ai cherché ta chambre. Et quand je suis arrivée dans ta chambre, tu étais inconsciente sur le lit, les draps foutus dans tous les sens. Tu respirais n'importe comment.
Mais c'est drôle, je me suis approchée de toi, je t'ai regardé, toute percutée et je me suis dit que ça allait pour toi. Tu te sens comment?

JEANNE: Oui?
J'ai plus envie de bouger.

LOU REED: *(elle chante doucement)*

« Teenage Mary said to uncle Dave

I sold my soul, must be saved

Gonna take a walk down to Union square You never know who you're gonna find there

You gotta run, run, run, run, run Take a drag or two

Run, run, run, run, run

Gypsy death and you

Tell you watcha do... »

(un temps)

Tu sais, je me dis qu'on aurait pu rester toutes les deux dans cette chambre. C'est peut-être là qu'il faut qu'on soit après tout. Moi à veiller sur toi, avec du café froid, des donuts, et toi avec la chaleur de ton corps et ta veine de coeur. Ca pourrait suffire, tu sais. *(un temps)*

Mais avant, j'ai quelque chose à faire. Un dernier truc.

JEANNE: Lou Reed?

LOU REED: Oui?

JEANNE: J'aime bien quand tu chantes.

(un temps)

LOU REED: Il faut que je retourne voir le marais, Jeanne. Je dois savoir quelque chose.

(un temps)

Tu peux venir me voir si tu veux.

JEANNE: Oui.

Merci Lou Reed.

(Lou Reed fait mine de partir)

Attends.

Ton visage. Je l'ai à peine vu.

(Lou Reed revient vers Jeanne. Elle s'assoit sur le lit face à elle. Elles se regardent).

Qu'est-ce qui va se passer maintenant?

Scène 21

ELOI: Je ne te réveille pas?

JEANNE: Non Eloi, tu ne me réveilles pas. Je suis contente de t'entendre.

ELOI: Moi aussi. Tu vas bien?

JEANNE: Je crois, oui.

ELOI: Il y a encore eu des orages terribles cette nuit. Mais ça a l'air de se calmer un peu. Tu étais où?

JEANNE: A l'intérieur. Tu m'appelles depuis la maison?

ELOI: Oui. J'ai dû dormir trois heures, mais ça va. Aucune fatigue. Je profite de la nuit. Là je suis dans la cuisine, à la table, j'ai ouvert la fenêtre, j'ai fait un café. Tout va bien. Toi, tu es à l'hôtel?

JEANNE: Oui. Plus pour longtemps j'ai l'impression. Les enfants?

ELOI: Ils dorment.

Elise a proposé hier soir à Léo de s'installer dans sa chambre.

On a déplacé son matelas. Léo était content.

Elle m'impressionne Elise, tu sais.

Elle prend les choses en main, elle les sent, énormément. Elle devance, même. Elle me fait penser à toi de plus en plus.

(un temps)

JEANNE: J'aime bien ton silence.

ELOI: Jeanne?

JEANNE: Oui.

ELOI: Je voulais te dire *(un temps)*. C'est la dernière fois que je t'appelle.

JEANNE: Oui.

ELOI: C'est la dernière fois qu'on se parle au téléphone.

JEANNE: Oui. Je sais. Je sais.

ELOI: On est arrivés au bout. Ca se détache naturellement. Tu

comprends?

JEANNE: Oui, je l'ai senti aussi.

ELOI: Tu le vois le fruit mûr sur la branche? C'est nous.

(un temps)

Je n'ai plus envie d'aller te chercher Jeanne. Je t'accueillerai si tu rentres, si tu reviens, on devra sans doute revoir pas mal de choses, mais je serai là.

Ce que je lâche, ce n'est pas notre histoire. Ce n'est pas notre amour. Ce que je lâche, c'est mes mains violettes, bleues, rouges, crispées tellement j'ai essayé de tenir.

Ce que je lâche c'est mon ventre noué, c'est la peur. Tout ça je le lâche. Et je le regarde au sol. On n'en a pas besoin Jeanne. Ni toi ni moi.

JEANNE: Oui. Eloi tu as raison. J'ai senti quelque chose se détacher.

(un temps)

Je ne savais pas que c'était toi.

ELOI: Moi non plus.

(un temps)

Tu sais, j'ai passé beaucoup de temps à essayer de savoir où tu étais, dans quel état, à essayer de comprendre cet ... ailleurs, où tu te trouves.

Et le reste du temps, j'ai pris soin des enfants, j'ai fait fonctionner la maison et la vie à trois.

C'est drôle, tu vois, je ne me suis même pas aperçu que pendant tout ce temps, moi aussi je me déplaçais. Que ça bougeait en moi. Par en dessous.

Je l'ai réalisé il n'y a pas longtemps. Et maintenant Jeanne, je suis ailleurs, moi aussi. Et cet ailleurs-là, il me ressemble. Ca, je ne veux pas le perdre.

Des fois je me demande vraiment ce que tu as vécu.

(un temps)

Peut-être un jour je verrai les choses comme tu les vois.

Scène 22

JEANNE: Lou Reed?

LOU REED: Oui?

JEANNE: Fais moi voir les choses comme tu les vois.

LOU REED: D'accord.

(Elle ouvre la porte)

JEANNE: A l'instant où je passe le seuil de la porte, la moiteur de l'air me saisit, m'enveloppe. Je ne vois que des brumes. Je sens mes pieds sur une terre boueuse. Lou Reed s'approche de moi.

LOU REED: Viens, Jeanne.

JEANNE:

Elle pose sa tête contre mon épaule. Mon pied entre dans l'eau et nous pénétrons dans le marais ensemble. A l'instant où son corps se fixe au mien, j'ai la sensation d'un emboîtement parfait. Sa main se pose contre la mienne. Elle remonte le long de mon bras, effleure mes seins. J'ai la sensation qu'elle pénètre en moi et descend jusqu'à des profondeurs jamais connues, jamais senties.

Nous sommes entraînés vers les lieux profonds du marais. Nous fermons les yeux en même temps, à l'instant où l'eau arrive à notre visage. Lou Reed, le marais et moi nous fondons ensemble en un seul magma argenté que les oiseaux survolent. C'est l'inverse de la mort. C'est la seule chose que je sais.

Scène 23

VOIX DE LOU REED REJOINTE PAR LA VOIX DE JEANNE:

Je serai ton miroir

Je reflèterai ce que tu es, au cas où tu ne le saurais pas Je serai le vent, la pluie et le
coucher du soleil

La lumière à ta porte qui te montre que tu es chez toi

Quand tu penses que la nuit a vu ton esprit

Qu'à l'intérieur tu es tordue et mauvaise

Laisse moi te montrer que tu es aveugle

S'il te plaît baisse tes mains

Parce que je te vois

Je serai ton miroir

Je serai ton miroir

Scène 24

JEANNE: Après les orages, les averses des dernières semaines, je découvre la ville comme un animal épuisé. Les rues, les toits, les façades. Tout ruisselle encore.

Je sors de l'hôtel. Je me revois, passant devant la chambre de Lou Reed, entrapercevant la porte ouverte, la chambre, béante, ordonnée, anonyme, une femme de ménage faisant le lit, la cinquantaine.

Je pars. Je ne me retourne pas vers l'hôtel. Quelque chose d'infime me souffle une direction. J'acquiesce.

Devant le kiosque, les affiches et les unes des journaux parlent du déluge qui s'est abattu sur la ville. Des dégâts énormes, des voitures emportées, des routes inondées, des personnes entraînés par le courant du fleuve, introuvables.

Une barrière de sécurité a été installée, interdisant le passage aux berges. C'est à peine si je la vois. Je l'enjambe et m'approche du fleuve.

J'acquiesce. Tout est calme en moi.

Ils viennent. En silence. Ils enjambent les barrières de sécurité et font face au fleuve. Des parents tenant leur enfant par la main. Des adolescents, les écouteurs sur les oreilles, le regard perdu dans les profondeurs du fleuve. Des hommes en costumes. Des familles, des éboueurs des policiers des anonymes de tout âge. La chair de la ville. Sur la rive opposée des silhouettes apparaissent. De toutes parts, ils viennent. Bientôt, une foule silencieuse est face au fleuve, une foule dont je fais partie, regardant le courant qui pourrait tous nous entraîner comme de simples branches. Mais rien ne se passe.

Nous regardons le fleuve et le fleuve nous regarde en retour. Tout est emmené par le courant. Nos nuits. Nos cauchemars. Nos étreintes. Les labyrinthes qui nous ont perdu. Ceux dont nous sommes sortis. Nos errances nos marches sans fin dans la ville. Tout, entraîné par le courant, poussé vers l'aval, vers l'estuaire. Et nous face à cela. Improbables, éphémères, sans explication.

Je regarde les visages non loin de moi. Ils...

Eloi, Elise, Léo. Ils ne m'ont pas vue. Au bord de la berge, ils sont là, dans la foule. Ils regardent tous les trois le fleuve. Léo tient la main d'Eloi, Elise est légèrement devant, comme pour les protéger. Ils ont une gravité dans le visage, une lumière dense. Je reste calme à les regarder. A les contempler comme un paysage. A voir la vie en eux, toujours là, toujours présente. Comme l'eau qui parvient à trouver son chemin, portée par le courant. Ils ne m'ont pas vue. Ils sont à une vingtaine de mètres de moi, sur la berge. L'eau trouve son chemin.

J'amorce le premier pas vers eux.